

pas seulement un moyen de gagner les enfants à Dieu, c'est encore une source de bénédictions pour le catéchiste. C'est ce que le Père Champagnat ne manquait pas de rappeler aux frères : « Voulez-vous, écrivait-il à l'un d'eux, que Dieu bénisse votre maison, qu'il répandé sur vous et sur vos frères

Tous les jours, pendant le voyage, il passait plusieurs heures en oraison, lui recommandant l'entreprise à laquelle la divine Providence l'avait destiné, et la suppliant avec instance d'accorder aux infidèles qu'il allait évangéliser le don de la foi et la grâce du salut. Il assemblait chaque jour tous les matelots et les passagers pour les entretenir des grandeurs de la Mère de Dieu et pour leur inspirer la dévotion à cette auguste Vierge. Etant arrivé au royaume de Monomotapa, qui était le terme de son voyage, il redoubla ses prières et ses mortifications pour engager la Mère de Dieu à lui faciliter l'entrée de ce royaume et à disposer le cœur du prince à qui il était envoyé, à entendre la vérité qu'il venait lui annoncer. Quel fut l'effet de cette dévotion et de ce zèle pour la gloire de Marie ? c'est que, malgré les obstacles sans nombre qui s'opposaient à la conversion de ce roi idolâtre, le saint missionnaire cependant en vint à bout par la protection de celle qui est toute-puissante, et lui conféra le baptême, ainsi qu'à plus de trois cents des principaux seigneurs du pays. Enfin, pour comble de bonheur, après avoir disposé les Cafres à recevoir l'Evangile, il obtint la couronne du martyr. Tels sont le succès et la bénédiction accordés aux entreprises de ceux qui travaillent sous la protection de Marie.

Dans la vie du Père François Vépèze, mort en odeur de sainteté l'an 1617, le Père de Varasco rapporte que ce saint homme eut connaissance d'en haut que les démons se plaignaient surtout de deux sortes de personnes qui leur faisaient éprouver des pertes considérables, savoir : celles qui répandent la dévotion à la sainte Vierge, et celles qui portent le saint scapulaire.

Un missionnaire vit un jour venir à lui, après le sermon, un vénérable vieillard qui demande à lui communiquer une chose importante. « Eh ! qu'avez-vous à me dire ? — Une !! Une... et la voix lui manque. Le respect pour le ministre de Jésus-Christ lui coupe la parole et ne lui permet pas de lui faire part de ce que Dieu lui a inspiré de lui dire. — Rassurez-vous, mon ami, parlez en toute liberté. — Quoi ! moi, le plus misérable des hommes, venir rappeler un devoir au ministre de mon Dieu ! jamais je ne pourrai m'y résoudre. — Ne craignez rien, expliquez-vous. Quel devoir trouvez-vous que je ne remplis pas convenablement ? — Ministre de Jésus-Christ, vous vous plaignez que vos discours, qui sont si touchants, n'ont point de succès pour le salut des hommes, j'en sais la cause. — Quelle est cette cause ? — Vous manquez à une chose essentielle. — Je vous en prie, faites-la-moi connaître ; expliquez-vous. — Oh ! Monsieur, vous oubliez de parler de la sainte Vierge. Sans elle

l'esprit de piété, inspirez à vos enfants la dévotion à la sainte Vierge. Si vous avez du zèle pour faire honorer Marie, écrivait-il à un autre, vous triompherez des tentations qui vous poursuivent, vous persévérerez dans votre belle vocation, vous serez heureux dans votre saint état, et la sainte Vierge vous y accordera des grâces particulières. Si la sainte Vierge est pleine de bonté pour tous les hommes, combien sera-t-elle plus miséricordieuse à l'égard de ceux qui, non contents de la servir, travaillent encore à la faire aimer et honorer par les autres (1) ! »

vous perdez votre temps ; car le fruit de la parole de Dieu est entre ses mains. » Le missionnaire, qui était un saint prêtre et qui brûlait du désir de sauver les âmes, profite de cet avis. Le lendemain, il fait une solide instruction sur la dévotion à la sainte Vierge, et toute la ville est ébranlée, les pécheurs demandent à se confesser ; et depuis ce jour la mission eut le plus heureux succès. Le missionnaire a souvent raconté, en tierce personne, cette histoire, comme la preuve la plus évidente de la nécessité de la dévotion à la sainte Vierge pour gagner les âmes à Dieu et pour les faire avancer dans la vertu.

(1) Le bienheureux Herman, évêque en Suède, ayant la pieuse coutume d'ajouter toujours dans ses instructions quelques paroles pour honorer Marie et pour inspirer cette dévotion aux fidèles, elle apparut à sainte Brigitte et la chargea de dire à ce saint prélat qu'à cause de cette sainte pratique, elle lui servirait de Mère, qu'elle lui obtiendrait une sainte mort et présenterait elle-même son âme à Dieu.

Un professeur, pour honorer Marie, composait des cantiques sur ses grandeurs, et apprenait à ses élèves à les chanter. La sainte Vierge chargea encore sainte Brigitte de dire à ce pieux instituteur, que son travail ne serait pas sans récompense, et qu'elle lui réservait dans le ciel autant de couronnes qu'il avait composé de cantique à sa louange.

Saint Antonin rapporte expressément que la sainte Vierge vint assister à la mort de son fidèle serviteur saint Dominique, et qu'elle conduisit en triomphe son âme au ciel. Elle accorda la même faveur à saint Philippe de Néri, à saint François Régis, à saint Liguori et à une foule d'autres, pour les récompenser du zèle que ces grands saints avaient eu pour la faire honorer et répandre son culte.

Saint Joseph Calazance, fondateur des écoles pieuses, ne cessait d'inspirer la dévotion à la sainte Vierge ; il se faisait un devoir d'habituer les enfants à l'honorer et à la prier chaque jour. Tandis qu'il priait une fois devant une de ses images avec tous ses élèves, la divine Mère apparut à tous et leur donna sa bénédiction. Elle accorda sans doute cette

Ainsi, on le voit, le Père Champagnat ne faisait pas consister la dévotion à la sainte Vierge seulement dans des pratiques extérieures, il voulait que l'on s'appliquât à imiter ses vertus, et que l'on se montrât plein de zèle pour répandre sa dévotion. Toutefois, comme ces pratiques sont très propres à nourrir la piété, à nous mériter la protection de Marie, et que sans elles il n'y a pas de véritable dévotion à la sainte Vierge, il demandait qu'on s'en acquittât avec une grande exactitude et une grande ferveur. Comme nous l'avons déjà dit, plusieurs personnes le pressèrent de retrancher l'office de la sainte Vierge, mais jamais il ne voulut y consentir. En toute occasion il recommandait aux Frères de ne jamais le manquer, et les engageait à le réciter avec toute la piété et la dévotion dont ils étaient capables. « Souvenez-vous, leur répétait-il souvent, que c'est la parole de Dieu que vous prononcez, et que c'est le Saint-Esprit qui nous a donné ces formules pour prier et pour honorer la mère de

faveur à ce grand saint, pour lui montrer combien son zèle lui était agréable, et pour le récompenser de ce qu'il faisait pour sa gloire.

Un saint religieux de la Compagnie de Jésus, nommé Ignace, abandonna par un ordre du ciel, l'office de prédicateur où il se distinguait pour faire le catéchisme aux petits enfants. Comme il était très dévot à la sainte Vierge, il travaillait continuellement à inspirer à ses élèves la même dévotion. Son zèle le portait à aller faire le catéchisme sur les places publiques. A chacune de ses instructions, il faisait raconter par quelqu'un une histoire ou un miracle de la sainte Vierge. Le peuple écoutait, avec une grande avidité et beaucoup de fruit, les explications que le saint religieux y ajoutait. Un jour, dans le marché de Lisbonne, il demanda à une multitude de paysans si quelqu'un parmi eux voulait réciter l'*Ave Maria*. Tous, par timidité ou par respect humain, ayant refusé de le faire, un enfant de six mois, qui était entre les bras de sa mère, élevant la voix, commença distinctement la salutation angélique et la récita tout entière, au grand étonnement de tout le monde. La sainte Vierge permit ce miracle pour autoriser le ministère de son serviteur, et pour faire comprendre combien son zèle lui était agréable. Sur son lit de mort, ce bon religieux fut visité par Marie, qui le consola, le remplit de joie et de bonheur. Il avait demandé à être enseveli avec la baguette dont il s'était servi pendant dix-sept ans pour montrer les lettres aux enfants et pour leur apprendre le catéchisme. On acquiesça à sa demande.



LE BIENHEUREUX CHANEL

Dieu. » Il faisait les mêmes recommandations pour le chapelet, et il voulait que les frères le portassent toujours sur eux, ainsi que le scapulaire. « Si par suite de quelque événement imprévu ou par des occupations extraordinaires, disait-il, vous n'aviez pas le temps de le réciter en entier, dites-en deux ou trois dizaines; et si cela ne vous est absolument pas possible, dites les trois premiers Ave, ou tout au moins prenez votre chapelet et baissez-le avant de vous coucher; de sorte qu'il ne vous arrive jamais de laisser entièrement cette prière. Celui qui aime Marie, n'est jamais sans quelque objet qui lui rappelle sa divine Mère, et il porte constamment sur lui, le jour et la nuit, le chapelet et le scapulaire. Le chapelet et le scapulaire sont des armes de salut qui nous défendent contre les tentations, et souvent il suffit de les prendre en main, où même de se rappeler qu'on les porte, pour mettre le démon en fuite. » Un jour rencontrant un frère qui n'avait pas son chapelet, parce qu'il avait changé d'habit : « Si vous aimiez bien la sainte Vierge, lui dit-il, si vous saviez combien votre chapelet peut vous être utile dans un moment de danger et quelles bénédictions il vous attire quand vous le portez, vous ne l'oublieriez pas si facilement. »

Doit-on s'étonner après cela que le bon Père eût une si grande confiance en Marie? Cette confiance était telle que rien ne lui paraissait impossible avec le secours de cette Vierge puissante, et souvent on l'a entendu dire : « Quand toute la terre serait contre nous, nous ne devons rien craindre si la Mère de Dieu est pour nous. »

A la suite des événements de 1830, comme la congrégation n'était pas autorisée par le gouvernement, le bruit courut qu'elle allait être dissoute. En effet, le préfet de la Loire, soit qu'il eût reçu des ordres du ministre, soit qu'il ne suivit que les inclinations de son propre cœur, se disposait à faire fermer le noviciat. Dans cette circonstance critique, au lieu de s'effrayer et de se décourager, le Père Champagnat, selon son habitude, s'adresse à la sainte Vierge et lui confie sa

communauté. Ayant assemblé les frères, qui commençaient à s'inquiéter, il leur dit : « Ne vous effrayez pas des menaces qu'on vous fait, et n'ayez aucune crainte pour votre avenir ; Marie qui nous a rassemblés dans cette maison, ne souffrira pas que nous en soyons chassés par la malice des hommes. Soyons plus fidèles que jamais à l'honorer, à nous montrer ses véritables enfants en imitant ses vertus ; redoublons de confiance en elle, et rappelons-nous qu'elle est *notre ressource ordinaire*. Pour mériter sa protection et pour écarter de nous tout danger, le matin nous chanterons le *Salve Regina* avant la méditation. » Ce fut là la seule précaution qu'il voulût prendre ; et Marie, en qui il avait mis toute sa confiance, ne lui manqua pas ; car le préfet fut changé, et la maison ne fut nullement inquiétée. Depuis lors le chant du *Salve Regina* s'est continué et est devenu un article de règle.

Lorsqu'il avait recommandé une affaire à la sainte Vierge, quelque tournure qu'elle semblât prendre, il était tranquille et plein de confiance. « Ne craignez rien, disait-il, les apparences sont contre nous, mais Marie arrangera tout : elle saura bien écarter les difficultés, dominer les événements et les faire tourner à notre avantage. » Chose admirable ! jamais sa confiance n'a été trompée. Aussi, dans tous ses besoins, dans toutes les circonstances difficiles, c'est à Marie qu'il avait recours ; c'est à elle seule, après Dieu, qu'il voulait tout devoir ; c'est de sa protection qu'il attendait tout. *MARIE EST NOTRE RESSOURCE ORDINAIRE*, telle était son expression favorite. En toute occasion, on l'entendait répéter aux frères, après les avoir engagés à demander les vertus ou les choses temporelles dont on avait besoin : « Vous savez à qui nous devons nous adresser pour obtenir ces faveurs, à *notre Ressource ordinaire*. Ne craignons pas de recourir trop souvent à elle, car sa puissance est sans bornes, sa bonté et son trésor de grâces sont inépuisables. D'ailleurs, elle est chargée de nous, parce qu'elle est notre mère, notre patronne, notre

supérieure, et que nous comptons sur elle. Cette communauté est son œuvre ; c'est elle qui nous a tous conduits dans cette maison ; elle doit donc donner à chacun de nous les vertus qu'elle veut que nous ayons, de même que les choses temporelles qui nous sont nécessaires. »

La dévotion à Marie, le désir de l'honorer, de la servir et de vivre sous sa protection, étaient pour le pieux fondateur une marque de vocation. Pourquoi venez-vous dans notre congrégation, qui est la moindre de toutes ? demandait-il une fois à un postulant. Je viens chez vous, répondit le jeune homme, parce que votre communauté porte le nom de Marie ; parce que je désire moi-même porter ce nom et vivre sous la protection de cette divine Mère. S'il en est ainsi, répliqua le Père, ayez bon courage : Marie vous bénira ; vous serez heureux dans son institut, et vous ferez un bon religieux.

Un autre jeune homme demandait avec instances la faveur d'être admis dans l'institut ; mais, comme il n'avait point de lettre de présentation et qu'il n'était pas connu, le Père refusait de le recevoir. Affligé de ce refus, auquel il ne s'attendait pas, le postulant se mit à pleurer, en protestant qu'il ne veut pas retourner dans le monde. Etonné et satisfait de cette constance, le Père, après lui avoir fait plusieurs questions, finit par lui dire : « Venez-vous avec une bourse bien garnie, et pouvez-vous payer votre pension de noviciat ? — Je n'ai qu'une pièce de vingt sous, répondit le jeune homme. — Aimez-vous la sainte Vierge ? reprit le Père. » A cette question, le postulant redoubla ses pleurs. « Aimez-vous la sainte Vierge ? lui demanda le Père une seconde et une troisième fois. — Oui, Monsieur, répondit d'un ton ferme le postulant, et c'est pour cela que je viens ici. — C'est bon, mon ami, répondit le Père, donnez-moi vos vingt sous, je vous reçois ; mais n'oubliez jamais que c'est pour aimer et servir Marie que vous êtes venu et que vous avez été reçu dans cet institut. »

Terminons ce chapitre par un trait signalé de la protec-

tion de Marie sur notre vénéré Père. Dans le courant de février 1823, un des frères de Bourg-Argental était dangereusement malade; le Père Champagnat ne voulut pas laisser mourir son enfant sans le voir encore une fois et lui donner sa bénédiction. Le temps était mauvais et la terre couverte de neige, ce qui ne l'empêcha pas de se rendre à pied auprès du malade, dès qu'il apprit qu'il était en danger. Après l'avoir béni et consolé, il se disposa à repartir pour La Valla, bien qu'on cherchât à le retenir, par la raison qu'il était tombé ce jour même une grande quantité de neige, et que la tourmente était très grande. Ne consultant que son courage, le Père ne crut pas devoir se rendre aux prières des frères et aux conseils de ses amis; bientôt il eut lieu de s'en repentir. Accompagné du frère Stanislas, il entreprend, pour se rendre à La Valla, de traverser les montagnes de Pila; mais ils avaient à peine marché deux heures qu'ils s'égarèrent; et ne reconnaissant aucune trace de chemin, ils furent obligés d'aller à l'aventure ou plutôt à la garde de Dieu. Un vent très fort leur jetait la neige à la figure et les empêchait de voir où ils allaient, au point qu'ils ne savaient s'ils avançaient où s'ils reculaient. Après avoir erré pendant plusieurs heures, le frère se trouva si fatigué, que le Père Champagnat fut obligé de le prendre par le bras pour le conduire et lui aider à se soutenir. Mais bientôt, saisi lui-même par le froid et étouffé par la neige, il se sentit défaillir et fut obligé de s'arrêter. S'adressant au frère: « Mon ami, lui dit-il, nous sommes perdus, si la sainte Vierge ne vient à notre secours; recourons à elle, et supplions-la de nous tirer du danger où nous sommes de perdre la vie au milieu de ces bois et de cette neige. » En finissant ces mots, il sentit que le frère lui échappait et se laissait tomber de lassitude. Plein de confiance, il se met à genoux à côté du frère, qui paraissait avoir perdu connaissance, et récite avec une grande ferveur le *Souvenez-vous*. Après cette prière, il essaie de relever le frère et de le faire marcher; ils n'avaient pas fait dix pas qu'ils aperçurent

une lumière qui brillait à quelque distance, car il était nuit. Ils se dirigent du côté de la lumière, et ils arrivent à une maison où ils passèrent la nuit. Ils étaient tous les deux glacés par le froid, et le frère surtout fut longtemps à reprendre ses esprits. Le Père Champagnat a avoué plusieurs fois que si le secours ne fût pas arrivé au moment même, ils périssaient l'un et l'autre, et que la sainte Vierge les avait arrachés à une mort certaine.

CHAPITRE HUITIÈME

De son respect et de son obéissance pour le clergé.

L'OBÉISSANCE est la vertu particulière du christianisme; c'est le fondement de l'état religieux, l'abrégé de la perfection et le moyen le plus sûr pour acquérir toutes sortes de vertus. Profondément convaincu de cette vérité, le Père Champagnat s'attacha avant tout à l'obéissance, et il se livra entièrement à la disposition de ses supérieurs. Il se méfiait tellement de son propre esprit, il était si persuadé que sans l'obéissance les meilleures choses ne peuvent plaire à Dieu, et il avait d'ailleurs un si profond respect pour ses supérieurs, qu'un seul mot de leur part eût suffi pour lui faire abandonner l'œuvre qui lui tenait le plus au cœur: la fondation de sa congrégation. Plusieurs fois il a dit à Mgr l'archevêque de Lyon et à ses vicaires généraux: « Si vous croyez que cette œuvre ne vienne pas de Dieu, dites-le-moi, et aussitôt je l'abandonne; car je ne veux que ce que Dieu veut, et